

Saint-John Perse ou comment s'en débarrasser

Mireille Sacotte

La Fondation Saint-John Perse m'ayant invitée à donner une conférence à Aix-en-Provence au moment des journées de la Francophonie, j'ai proposé le 24 mai 2002, sous le titre « Saint-John Perse ou comment s'en débarrasser », une réflexion sur les rapports qu'entretiennent les écrivains antillais appartenant de près ou de loin au mouvement de la « créolité » avec Saint-John Perse (terme commode pour désigner aussi bien l'homme Alexis Leger que son œuvre).

L'idée m'en était venue à partir du constat, déjà ancien, d'une présence massive de ce Saint-John Perse au cœur de la plupart des œuvres publiées par les auteurs en question, d'Edouard Glissant à Maryse Condé, à Raphaël Confiant..., depuis plus de deux décennies et surtout de la persistance de cette présence chez ces auteurs, y compris dans l'œuvre toute récente de Patrick Chamoiseau, *Biblique des derniers gestes* (paru en 2002 chez Gallimard), où une fois de plus Saint-John Perse représente un enjeu important pour les personnages et au-delà d'eux pour l'auteur. J'en donnerai ici un résumé et non la version intégrale beaucoup trop longue et faite à partir de notes non rédigées, ce dont je prie les lecteurs de *Souffle* de m'excuser.

La première partie de l'exposé consista à mettre à jour de façon aussi exhaustive que possible les données de ce que l'on peut désigner comme un véritable « complexe persien » qui s'exprime de façon obsessionnelle dans cette jeune littérature avec ses composantes variées et paradoxales, ces « sentiments (pas si contradictoires) de la détestation et de l'amour », pour reprendre une expression du narrateur de Chamoiseau.

L'œuvre et la vie de Saint-John Perse, telles qu'elles sont, à la fois fascinantes et insupportables pour ces écrivains, sont mises en valeur et infiniment déclinées dans leurs livres, avec leurs éléments objectifs (biographie mais non celle de la « Pléiade », descriptions et monde d'*Éloges* surtout) et leurs éléments subjectifs ou stéréotypés (quand l'auteur devient un grand béké, riche et puissant, un planteur, un héritier des Conquistadores).

À travers une série d'exemples précis, ce sont les principales modalités de la présence du texte même de Saint-John Perse dans les textes de fiction romanesque antillais qui furent ensuite passées en revue. Avec d'abord un arrêt sur les usages franchement comiques des poèmes de cet auteur dont le grand style, les rythmes volontiers versifiés, le goût des mots rares etc., se prêtent aisément au pastiche et plus encore à la parodie. Le roman antillais dans ses personnages familiers, dans ses scènes quotidiennes truculentes, dans son langage souvent imagé et cru étant à l'opposé du monde et du ton de Perse, c'est dans leur juxtaposition et dans leur discordance que résident beaucoup des effets de ce comique.

Mais une autre attitude que l'on trouve chez la plupart également consiste de façon plus subtile à reprendre le texte de Perse, avec certaines précautions, pour réécrire ce qui en lui blesse ou gêne afin de se l'approprier. On assiste donc à toute une entreprise d'annexion, de fécondation, de métissage du texte premier suivant des modalités que l'on retrouve presque identiques chez Maryse Condé, Raphaël Confiant ou Patrick Chamoiseau.

Enfin, même si la citation ou la réécriture à proprement parler ne sont pas là, la présence d'un mot, une expression, un rythme suffisent souvent à dénoncer l'omniprésence de Saint-John Perse, comme une sorte d'arrière-plan mémoriel, d'hypotexte qui, bien au-delà d'une amitié ou d'une hostilité facilement repérables, servirait de fondation à toute œuvre littéraire antillaise, un lien en somme avec une origine, un temps où il n'y avait pas encore de littérature antillaise, mais seulement cette œuvre-là.

Le troisième moment de cette étude fut consacré à faire le point sur cette présence de Perse dans le roman antillais tout récent (peu des présents l'avaient déjà eu en mains) de Patrick Chamoiseau pour essayer d'y déceler d'éventuelles transformations de cette présence, que ce soit dans le travail de citation, de réécriture ou dans l'attitude de l'auteur perceptible à travers ses personnages ou surtout son narrateur. Et en effet, Deborah-Nicol Timoléon, la militante très critique, Sarah-Anais-Alicia, plongée avec extase dans sa lecture interminable, et, tenté par les deux, Balthazar Bodule-Jules, représentent chacun une attitude possible face à Saint-John Perse (toujours homme et œuvre). Le roman, au cours duquel Bodule-Jules qui va mourir se repasse le film de sa vie, montre l'évolution progressive des sentiments de ce narrateur qui, accompagné d'une édition des poèmes de Perse, a traversé tous les événements historiques mondiaux significatifs à ses yeux, tous les mouvements, toutes les guerres de libération, d'émancipation, de décolonisation, de l'Indochine à l'Algérie, à l'Amérique latine. Celui-ci à force de relectures et de méditation sur ce Livre s'ouvre finalement à une expérience intime de ce qu'est la poésie en général et de ce que la poésie de Saint-John Perse lui dit qui le concerne personnellement.

En ce sens, il suit exactement ce que, par exemple, Edouard Glissant, ouvertement, ou Maryse Condé avec réticence, nous avaient appris de leur avancée dans la compréhension de cette œuvre et de cet homme qui est né sur la même île qu'eux ou sur l'île voisine, travail psychologiquement difficile mais facilité par les caractéristiques jugées parfaitement créoles de son style dès *Éloges*, mais plus nettement encore par la suite : importance du corps et de la sensualité, pour la matière, goût de l'abondance, du foisonnement, de l'obscurité même, pour la manière. Finalement la communauté reconnue d'une expérience transforme celui qui semblait un seigneur arrogant en un dépossédé dont toute l'œuvre décline la condition d'exil et justifie le choix de cette œuvre comme livre de chevet de Bodule-Jules. Mais du même coup, ce cheminement et cette reconnaissance ne font qu'ajouter un exemple de plus à ce qui avait déjà été expérimenté et expliqué par d'autres auteurs antillais dans des essais ou des romans antérieurs.

En conclusion, je me suis donc employée à proposer des pistes d'explication diverses de ce phénomène sans précédent qui voit une jeune littérature encombrée, comme les protagonistes de Ionesco, dans *Amédée ou comment s'en débarrasser* par un auteur qui d'emblée avait pris une place écrasante avec ses *Éloges* et son prix Nobel. Si bien qu'aux Antilles françaises, quel que soit le registre que l'on choisit, quel que soit le ton adopté, quel que soit le projet idéologique, on écrit rarement sans Saint-John Perse, aujourd'hui comme hier.

L'interprétation pessimiste consisterait à voir cette littérature fixée dans une sorte de maladie infantile qui attend sa guérison, laquelle se signalera par l'oubli pur et simple de cet ancêtre de l'autre bord. Cela viendra peut-être plus tard, mais je ne crois pas vraiment à cette disparition soudaine : après tout les auteurs antillais de la créolité n'ont pas le choix, c'est la seule œuvre conservée qui leur parle de leur passé et ce passé leur importe, justement à cause

du silence qui l'a de bout en bout accompagné et recouvert jusqu'au début du XX^e siècle, certains diront jusque vers son milieu.

La piste la plus satisfaisante consisterait sans doute à élargir le problème de cette influence particulière et à constater que Saint-John Perse n'occupe pas seul cette position de grand ancêtre, si exorbitante qu'elle paraisse. Le même travail de repérage systématique est à faire sur la présence si constante d'Aimé Césaire, mais aussi sur d'autres écrivains français qu'on s'étonne parfois de trouver là, sur d'autres œuvres d'écrivains caraïbes anglophones ou hispanophones.

Certaines convergences ou parentés pourraient alors donner à penser que tous ces écrivains seraient en quelque sorte les « classiques » de cette jeune littérature, le fonds commun dont s'inspire, dans lequel puise toute littérature. Mais habituellement les classiques sont de trois siècles antérieurs au moins, ici de trois ou quatre générations au mieux...

En ce qui concerne Saint-John Perse en tout cas, c'est bien des Antilles, lieu d'exil et de métissage que nous viennent depuis une vingtaine d'années les lectures les plus vivantes et les plus fécondes de cet auteur qui voyait dans la Guadeloupe un lieu d'appartenance et non d'exil et qui refusait avec énergie toute valeur positive au métissage...

Mireille Sacotte
Professeur de littérature française du XX^e siècle
à l'Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle.